
Les Djerbiens, des migrants séculaires

Kamel Tmarzizet

Entre l'émigration séculaire des commerçants djerbiens, qui s'est accélérée dans la deuxième moitié de ce siècle provoquant un important processus de dépeuplement de l'île, et l'afflux de nouveaux immigrants suite à l'explosion de l'industrie touristique, l'île de Djerba change de physionomie humaine et naturelle. Pour rétablir les équilibres rompus, des ajustements sont à trouver. Un Djerbien de France développe ici les caractéristiques de la tradition migratoire djerbienne et explique les risques que fait encourir à l'île des Lotophages une immigration anarchique.

Des innombrables îles de la Méditerranée, Djerba compte parmi les plus célèbres et sans doute des plus belles. Visitée et citée par les grands voyageurs de l'Antiquité à nos jours, cette petite île de 514 km² est baignée dans les eaux de la Petite Syrte, située au sud-est de la Tunisie, serrée entre le Golfe de Gabès et la presqu'île de Zarzis. Elle fut appelée successivement: île des Lotophages, île de Phila, île de Meninx et enfin Girba dont dérive son nom actuel Djerba.

Sa population est passée de 51.227 habitants en 1936 à 125.000 âmes selon les statistiques les plus récentes. Les estimations prévoient pour l'an 2000, une population totalisant 160.000 personnes dont 60% de ses éléments actifs seraient des travailleurs continentaux n'ayant pour la plupart aucune qualification.

Que s'est-il passé pour qu'on assiste à une telle situation? Quels sont les causes qui font qu'aujourd'hui, cette émigration qui fut des siècles durant bénéfique et enrichissante pour les insulaires djerbiens, soit devenue si désastreuse?

«Partir de chez soi, c'est mourir un peu...» Mais pour beaucoup d'insulaires djerbiens, c'était le fait de rester qui menaçait leur vie.

L'abandon du menzel, de la famille et de l'île était le prix à payer pour survivre car il fallait trouver les compléments aux maigres ressources d'une terre surpeuplée, dont le sol est affaibli par les caprices de la nature (forte érosion, faible pluviométrie, rareté de l'eau douce), donc terre désormais insuffisante pour nourrir toutes les bouches.

Les Djerbiens commencèrent dès le 16^{ème} siècle à opter pour l'expatriement. Ils gagnèrent d'abord les rives de la presqu'île de Zarzis pour y cultiver orge et olivier et insufflèrent à cette zone une intense activité agricole et économique. Durant la période relativement paisible que connut la Méditerranée au 17^{ème} siècle, les Djerbiens commencèrent à imiter les méthodes efficaces des négociants carthaginois. Chargeant leurs embarcations de poterie, de laine et d'huile d'olive, ils partirent d'abord vers les centres urbains les plus importants du bassin méditerranéen, puis poussèrent jusqu'en Orient, en Asie et en Afrique.

Une légende rapportée par René Stablo¹, raconte l'histoire d'un commerçant djerbien de type encore plus biblique que les habitants de son quartier La Hara, qui avait fui son pays pour échapper à la redoutable concurrence des astucieux épiciers. Il alla chercher fortune au cœur même de l'Afrique noire. Mais à peine arrivé dans un petit village de la brousse, le corps rompu de lassitude et le cœur nourri d'espoir que le malheureux s'aperçut avec stupeur et amertume qu'un autre djerbien, atteint de claudication, y avait déjà ouvert boutique! Et notre homme de s'écrier, maudissant le sort: "Du moment qu'un djerbien boîteux a pu venir jusqu'ici, ceux qui ne boîtent pas ont du aller infiniment plus loin. Mieux vaut donc que je renonce à poursuivre ma route..."

L'esprit commerçant du Djerbien est devenu légendaire. D'abord en Tunisie où le terme "djerbien" est devenu synonyme d'épicier. "Ejerbi, Ammi Saïd" (littéralement Le Djerbien, oncle Saïd): c'est ainsi que les Tunisiens désignent l'épicier du quartier. Ailleurs, autour du bassin méditerranéen, du détroit de Gibraltar jusqu'aux rives du Bosphore, là où les émigrants djerbiens se sont le plus fixés, les petites boutiques appelées "Hanout" sont célèbres: ouvertes jour et nuit, elles offrent une panoplie de produits depuis les produits alimentaires à la quincaillerie et jusqu'aux plantes médicinales.

Hormis l'épicerie exercée par 75% d'entre eux, les Djerbiens sont aussi merciers, marchands de tissus de chéchia, de poterie, d'huile, etc... mais presque toujours négociants.

Une étude statistique réalisée à la veille de la Deuxième Guerre mondiale nous renseigne sur les Djerbiens sédentaires ainsi que sur l'effectif total des commerçants djerbiens exerçant hors de l'île. C'est ainsi que pour une population de 46.200 personnes¹ vivant sur l'île,

répartie sur 2070 menzels (habitation traditionnelle abritant la famille patriarcale djerbienne), l'effectif des commerçants exerçant hors de l'île est de 6452, dont 77 sont de confession juive et 6385 sont de confession musulmane partagés entre les sunnites malékites (habitant la partie est de l'île) qui détiennent 80% du commerce de l'épicerie et les kharéjites de tendance wahabite-ibadite (habitant la partie ouest) qui se livrent à d'autres types de commerce.

Sur l'ensemble de ces commerçants émigrés, 5365 se sont fixés dans d'autres villes de la Tunisie, 668 en Algérie, 186 en Libye, 84 en Egypte, 46 en Turquie, 20 au Maroc, 16 en Arabie saoudite, 8 au Yémen et 139 dans divers autres pays. Selon Slaheddine Tlatli², «les commerçants djerbiens doivent leur succès à leur honnêteté scrupuleuse, à leur esprit d'organisation rationnelle (...) et à une grande souplesse dans l'adaptation aux circonstances économiques nouvelles»

Les jeunes migrants djerbiens ne partaient pas à n'importe quelle saison. L'été était la saison propice au départ car c'est le moment où l'année scolaire prend fin. Après avoir fréquenté l'école "suffisamment" pour acquérir le "savoir" nécessaire à un bon commerçant c'est-à-dire pouvoir lire, écrire et surtout compter, disposant d'un niveau d'alphabétisation suffisant pour pouvoir entretenir, par la correspondance, les liens avec la famille, les jeunes candidats à l'émigration — ils ont généralement entre 12 et 15 ans — partaient en compagnie d'un parent ou d'un voyageur, rejoindre le "Hanout" (boutique) où ils vont faire leur apprentissage, laissant derrière eux parents, amis, village et chaleur de leur Menzel... Peu importe le nouvel environnement dans lequel ils vont se retrouver, car leur vie sera désormais la même, qu'ils soient à Tunis, à Alger, à Marseille ou à Paris: leurs journées, surchargées de travail, commencent à l'aube et se terminent à une heure très tardive de la nuit. Ils ne connaîtront plus de répit: ni congé, ni sortie, ni même rémunération tant qu'ils seront en apprentissage; ils habiteront l'antichambre de la boutique, se nourriront avec frugalité et n'auront de principe de vie que l'honnêteté, la sobriété et l'économie. Le patron et ses employés partageront le même espace et les mêmes repas; ils ne fréquenteront que le groupe clos et homogène exclusivement djerbien structuré autour du patron, parleront entre eux, pour certains, le dialecte berbère local "chelha" et n'auront plus qu'une seule préoccupation: augmenter le capital familial.

Quant au patron du "Hanout", il voit en son apprenti — que celui-ci soit son fils ou un proche parent — l'aide précieuse dont il a besoin mais surtout, le successeur qui assurera après lui la préservation et la fructification de ce patrimoine durement acquis.

Au bout de quelques mois et selon ses compétences et aptitudes, l'apprenti prend place derrière le comptoir et déploie ses talents de

commerçant désormais initié au marchandage, à l'offre et à la demande... Lorsque l'âge et l'expérience auront fait de lui un homme d'affaire accompli, et qu'il se sera distingué, il peut aspirer à être promu au rang de "ch'rik" c'est-à-dire associé du patron. Jadis, le statut de "ch'rik" était régi par le droit coutumier, sur la base de l'accord tacite et du principe de confiance réciproque. L'associé intégré pour sa force de travail et la confiance qu'il inspire, sans apport de capital, ni de marchandise, ni de matériel, ni de local, fait désormais partie intégrante de l'entreprise qui le prend entièrement en charge (nourriture, logement, blanchissement du linge, vêtement et jusqu'à ses frais de coiffeur et de hammam.) A chaque fin d'année, les comptes sont arrêtés, devant des témoins professionnels, sur le même petit cahier d'écolier qui a servi durant toute l'année à enregistrer les entrées et sorties de biens: on estime les marchandises en stock, on défalque les frais généraux, on évalue les résultats et on partage les bénéfices selon les normes établies par "la corporation djerbienne" soit une part allant de 25 à 50% des bénéfices pour le "ch'rik".

L'isolement social du Djerbien émigré non seulement rendait toute intégration culturelle dans le milieu d'accueil quasiment impossible, mais renforçait, par le sentiment de l'exil, l'enracinement dans le monde d'origine: les liens avec la famille lointaine, l'appartenance culturelle et leur attachement à l'île n'en étaient que plus forts.

Que la fortune lui sourît ou que son absence se prolonge... son attachement à son île, à son menzel et à sa famille demeure intact. Il consacre d'importantes sommes d'argent à l'embellissement de la demeure patriarcale qui reste le symbole du prestige familial. Le culte du foyer chez le Djerbien est tel que de toutes les trahisons du devoir familial, la vente du Menzel ancestral à des étrangers est considérée comme la pire.

De la double composante de l'aller et du retour qui caractérisait l'émigration du Djerbien, découlait une organisation particulière de la vie familiale sur l'île. Les femmes qui ne prenaient pas part à l'émigration, demeuraient sur l'île et vivaient au rythme du retour du conjoint, du fils, ou du père. Elles vivaient également au rythme de l'angoisse de l'inconnu et des imprévus de l'aventure que représentait chaque nouveau départ, de l'attente des subsides que devait envoyer l'homme en exil. Elles héritaient surtout de la responsabilité de toutes les tâches domestiques et professionnelles. Mères et pères à la fois, elles éduquaient les enfants, travaillaient aux champs, assuraient l'entretien du foyer, supervisaient le patrimoine familial.

Ce rythme que connut la population de l'île entre les départs en quête de fortune et les retours au bercail, la bourse pleine et les bras chargés de cadeaux, a été cependant ébranlé par les progrès économiques et

techniques que connaît l'île de Djerba depuis quelques années: progrès dus essentiellement au développement de l'industrie touristique et à certains événements politiques. Ainsi, de nouveaux éléments à caractère socio-culturel sont venus modifier les structures mentales, les traditions et le mode de vie des insulaires et ont eu pour principale conséquence de transformer la nature du mouvement migratoire en une émigration sans retour.

L'aspiration à une qualité de vie meilleure et surtout à une vie affective plus équilibrée n'a pas tardé à imposer progressivement le regroupement familial sur le lieu d'accueil. Ayant goûté aux bienfaits du modernisme et de la civilisation technicienne, la famille a opté dans son ensemble pour l'émigration sans retour et l'exil provisoire devint ainsi définitif. L'île s'est donc progressivement vidée de ses habitants. Les menzels, somptueux manoirs, ont été abandonnés tandis que les jardins et les vergers, en l'absence d'entretien, sont devenus la proie des troupeaux de chèvres des nomades-pasteurs.

La détérioration de l'île, sur le plan socio-économique et humain a été aggravée par les événements politiques des années cinquante, en l'occurrence le conflit entre les deux leaders tunisiens Salah Ben Youssef, natif de l'île de Djerba, et Habib Bourguiba, aux options idéologiques diamétralement opposées. Le déchirement entre les deux "frères ennemis" a provoqué de douloureux et tragiques événements qui se sont traduits sur l'île par des traitements discriminatoires à l'égard de ses habitants associés en partie à leur "compatriote" Salah Ben Youssef.

Quelques années plus tard (dans les années soixante) l'option de l'Etat tunisien pour le système coopératif qui a eu pour effet la destructuration de l'économie tunisienne, a contraint les Djerbiens à abandonner leur activité séculaire: le commerce et l'épicerie. Le système coopératif était pour eux irrecevable car il était incompatible avec le principe sacré de "la relève", ce système coutumier reconnu et codifié par la corporation des commerçants djerbiens. Les perspectives économiques ainsi compromises, la garantie d'un meilleur avenir pour leurs enfants ne pouvait passer que par une éducation sûre, seule à même de leur assurer un emploi stable et une position sociale de qualité. C'est ainsi que la nouvelle génération de Djerbiens, les fils du "Jerbi-Ammi Saïd", s'est détournée, pour une grande part, de l'activité traditionnelle des aïeux, pour accéder à des domaines de transactions financières et commerciales de haut niveau et constituer aujourd'hui une bonne partie de l'élite tunisienne.

Ainsi, de 1960 à 1980, 3% de la population autochtone djerbienne quitte l'île chaque année. Selon le professeur Tlatli, entre 1964 et 1974, 10.000 Djerbiens ont émigré. Nous savons qu'il existe actuellement près de 6000 Djerbiens qui se sont installés en France et qui ont fondé un

fond de commerce.³

Tandis qu'elle se vidait de sa population autochtone, l'île subissait en même temps l'assaut des promoteurs favorables à un tourisme de masse dévoreur de nature. C'est ainsi qu'à l'émigration définitive des insulaires s'est progressivement substituée une immigration de main d'œuvre continentale qui est à l'origine aujourd'hui de bien des maux. Attirée par les perspectives de travail qu'offre l'expansion du secteur du tourisme, une main d'œuvre nombreuse et non-qualifiée, fuyant les régions deshéritées, afflue sur l'île sans pour autant pouvoir être résorbée par le marché du travail.

Un rapport⁴ du ministère tunisien du Plan nous révèle que le nombre d'immigrants ajouté au taux d'accroissement naturel de 2,5 par an porterait la population de l'île à 151.000 en l'an 2001. Cette étude à notre avis trop optimiste semble être faussée par les activités fébriles entreprises à Djerba. Les immigrés représentent déjà 45% de l'ensemble des habitants de l'île qui connaît une forte concentration humaine — 245 habitants au km². Cette densité a engendré moult difficultés tant du point de vue socio-économique que politique. Parallèlement à cette problématique sociologique, on assiste à une véritable catastrophe écologique due à l'abandon des terres cultivables, le creusement de véritables cratères au cœur de l'île pour l'extraction des matériaux nécessaires à la construction de la nouvelle infrastructure hôtelière.

Il devient aujourd'hui urgent de défendre convenablement les intérêts vitaux de Djerba, notamment sur les plans humain et écologique et d'y assurer une gestion démocratique qui mette un terme à l'esprit tribal dominant.

Kamel Tmarzizet

Notes :

1 René Stablo: Les Djerbiens, une communauté arabo-berbère dans une île de l'Afrique française. Document situé autour de 1940.

2 Slaheddine Tlatli: *Djerba, l'île des Lotophages*, Cérès Productions, Tunis. 191 pages.

3 Selon Salah Ben Mahmoud, vice-président de l'Association des commerçants tunisiens en France (25 rue Fortuny 75017 Paris).

4 Voir le chapitre 3: "L'évolution de la population et de l'emploi 1984 - 2001" du *Plan directeur d'urbanisme de Djerba. Rapport de problématique*, (Ministère du Plan, Tunis).